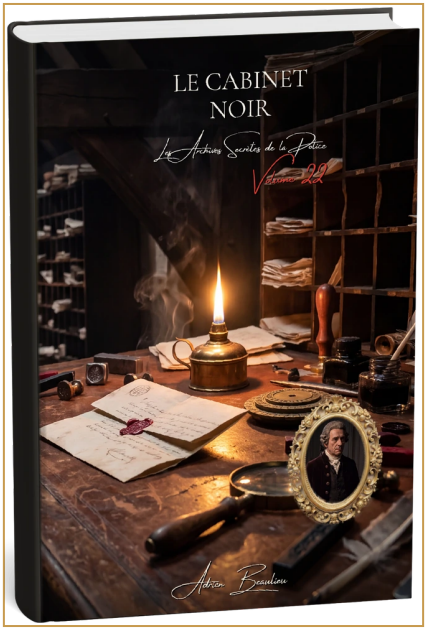
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome VIII : La Fin d'un Monde



Le Cabinet Noir

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. La lampe

J’ouvre ici le dernier tome que ces Archives consacreront à l’ancienne police — non la dernière Époque de la police, qui en aura d’autres et de plus rudes, mais la dernière où l’on puisse encore l’appeler ainsi : une lieutenance, un homme, un hôtel dans la rue Neuve-Saint-Augustin, des inspecteurs, des mouches, des cartons ; une machine que trois hommes avaient montée en un siècle et qu’un quatrième, on l’a vu, avait apprise à faire parler. Le lecteur qui a suivi le tome précédent sait ce que ce quatrième légua en partant : une méthode, et le doute qui va avec. Je vais raconter à présent ce que devinrent l’une et l’autre entre les mains de ceux qui vinrent après lui — un homme qui croyait à la méthode et qui découvrit le doute ; un autre qui hérita du doute et n’eut plus le temps de la méthode — et comment la police la mieux renseignée d’Europe regarda, pendant quinze ans, se défaire la monarchie qu’elle servait, en sachant tout, en prouvant beaucoup, et sans pouvoir rien.

Car c’est là le fil de ces trois volumes, et je le donne d’avance pour qu’on ne le cherche pas : trois fois, sous les deux derniers lieutenants, l’information sur laquelle cette police était bâtie lui manqua — non parce qu’elle en avait trop peu, mais parce qu’elle en avait trop, et de la mauvaise sorte. La première fois, elle fut trahie : le secret le mieux gardé du royaume fuit par l’intérieur, et l’on ne put ni le dire ni le juger. La seconde fois, elle fut dévoyée : l’outil servit l’arbitraire des familles, et l’homme qu’on payait pour combattre les libelles les écrivait lui-même. La troisième fois, elle fut dépassée : la calomnie

courut plus vite que tous les bulletins, et le procès qui devait laver la reine la perdit. Trahie, dévoyée, dépassée — je n'ai pas cherché cette gradation, je l'ai trouvée dans les cartons, et je la donne telle qu'elle y est.

Ce premier volume est celui de la trahison, et il se passe presque entièrement dans une maison qui n'existe pas. J'entends par là qu'elle n'avait ni enseigne, ni budget avoué, ni place dans l' Almanach royal ; qu'on n'y entrait que par une porte de l'hôtel des Postes qui ne donnait, officiellement, sur rien ; que quatre commis et un chef y faisaient, depuis le règne du feu roi et sans doute avant, ce que la police de Paris ne faisait pas et ne pouvait pas faire — ouvrir les lettres du royaume, les lire, les refermer, et porter au roi ce qu'il convenait qu'il sût de ce que ses sujets s'écrivaient. On appelait cela le secret des postes, ou le cabinet, ou rien du tout ; je dirai le cabinet, ou la maison — c'est le mot qu'employait, dans le corps de son cahier, l'homme dont je vais donner les pages ; il en avait un autre, plus court, qu'il n'écrivait qu'en bas, et que je lui laisserai — ; l'autre nom, celui que la rue lui a donné depuis, est un nom de pamphlet.

L'homme s'appelait Jean-Charles-Pierre Lenoir. Il avait quarante-quatre ans en janvier 1777, la robe depuis vingt-cinq, la police depuis sept mois — la seconde fois. On se souvient que Sartine, en passant à la Marine au mois d'août 1774, l'avait proposé au roi comme un homme honnête, et que le ministre qui l'avait fait avait dit de lui, à Sartine, un mot que ces Archives ont gardé : il est honnête — et l'on ajouta bientôt, dans la maison, que c'était ce qui l'embarrasserait. Le mot ne tarda pas à se trouver juste. Au mois de mai 1775, neuf mois après son entrée en charge, l'émeute du pain qu'on a appelée depuis la guerre des farines lui coûta la place : il n'avait pas voulu, dit-on, faire

agir la troupe sans un ordre exprès, le ministre du moment voulait un lieutenant qui n'attendît pas les ordres, et l'on en trouva un. Il revint le 19 juin 1776, quand le ministre fut tombé à son tour, avec l'estime de M. de Maurepas, la confiance de M. Amelot qui tenait la Maison du roi, et la réputation, qu'il n'avait pas cherchée, d'un homme que le désordre avait fait tomber et qui ne le laisserait plus approcher.

Il n'écrivit jamais rien de ces neuf mois ni de cette chute. Je le dis parce que j'ai eu ses papiers entre les mains — les vrais, ceux qu'il rédigea longtemps après pour un archiviste qui n'était pas moi, et les autres, ceux qu'il tenait pour lui seul, dans un cahier que je vais donner à sa place — et que sur des centaines de pages, l'émeute de 1775 n'y tient qu'une ligne, toujours la même, qu'il recopia trois fois à des années de distance comme on essaie une clef qui ne tourne pas : le lieutenant de police perdit la place à l'occasion de cette émeute . Rien d'autre. Un homme qui a écrit, par rubriques, tout ce qu'il savait de la police de Paris — l'éclairage, les nourrices, les jeux, les espions, les libelles, le prix de chaque chose — n'a pas trouvé, pour le seul événement de sa vie qui l'ait mis à terre, une seconde phrase. J'ai pensé longtemps que c'était de la pudeur. Je crois aujourd'hui que c'était de l'exactitude : il ne savait pas ce qui s'était passé, et il n'écrivait que ce qu'il savait.

Ce qu'il savait, en revanche, il le rangeait. C'est le trait de cet homme, et il faut que le lecteur s'y fasse dès la première page, parce que tout le volume en dépend : Lenoir n'écrivait pas comme Sartine, qui jouait ; il écrivait comme on dresse un état. Ses pages sont des rapports — le lieutenant de police y est nommé à la troisième personne, comme un objet parmi les objets ; on y lit on , il fut reconnu que , il fut convenu ; les faits s'y suivent séparés par des points-

virgules, l'émeute et la fontaine au même ton ; les listes s'y achèvent, quand elles l'ennuient, par un etc. qu'il double parfois et parfois triple. Et l'homme, dans tout cela, ne paraît qu'en bas — dans une note, appelée par un chiffre, plus courte que le corps, où le je qu'il s'interdit dans le rapport se glisse comme un commis qui a fini son service. J'ai respecté cette disposition. Le corps est un rapport ; la note est un homme ; le lecteur lira les deux, et il verra, de volume en volume, la note gagner sur le corps.

Ce 12 janvier 1777.

Le lieutenant de police est rentré en charge le 19 juin de l'an dernier ; il l'avait perdue en mai de l'an 1775 à l'occasion de l'émeute du pain, et il n'en sera pas écrit davantage ici (1). Les objets qui l'attendaient, et qu'il a repris dans l'ordre : l'éclairage, qu'on n'allumait qu'une partie de l'année dans certaines rues, et qui est réglé à l'année depuis l'automne ; la route de Versailles, qu'on éclaire cet hiver pour la première fois d'un bout à l'autre, ce qui coûte, et ce qui vaut ; les nourrices, dont le bureau était en retard de trois mois ; les hôpitaux ; le projet d'un Mont-de-Piété, que M. Necker examine et que M. Amelot approuve ; la sûreté, qui est bonne ; les jeux, qui sont ce qu'ils sont ; les libelles, dont il sera parlé à leur rubrique ; les étrangers, qui sont nombreux cet hiver à cause de l'Amérique ; etc., etc. On a rendu compte au ministre le 8 ; il n'y a rien eu à reprendre.

(1) J'ai essayé. C'est la troisième fois que je l'essaie depuis dix-huit mois, à trois tables différentes, et je m'arrête toujours à la même ligne, celle qu'on vient de lire, qui est exacte et qui ne dit rien. Je ne sais pas ce qui s'est passé au mois de mai de l'an 1775 ; je sais ce qu'on a dit, ce que j'ai fait, ce qu'on m'a fait, et je ne trouve pas, entre ces trois choses, la phrase qui les tiendrait ensemble. Je note seulement que je

n’y arrive pas. C’est un fait comme un autre ; il est écrit ; on n’y reviendra pas.

Le 21 janvier, un mardi, un peu avant neuf heures du matin, M. de Vergennes fit dire au lieutenant général de police qu’il l’attendait à Versailles dans la journée, et que l’objet ne souffrait pas d’être écrit.

Lenoir y fut à une heure. Il connaissait le comte de Vergennes comme on connaît, dans une administration, un homme qu’on ne voit jamais et dont on reçoit tout : Charles Gravier de Vergennes tenait les Affaires étrangères depuis l’avènement, il avait été ambassadeur à Constantinople et à Stockholm, il avait cinquante-sept ans, une figure de robe plus que d’épée, et la réputation, dans les bureaux, d’un ministre qui lisait tout ce qu’on lui envoyait et n’écrivait rien qu’il ne pût relire dans dix ans. Il reçut Lenoir debout, dans un cabinet dont il avait fait fermer la seconde porte, et il alla au fait sans un mot d’usage, ce qui, chez lui, était l’usage.

— Monsieur, on lit nos dépêches à Londres.

Lenoir attendit. Il n’avait pas de qualité pour répondre à cela, et il le savait ; le ministre le savait aussi, et c’était pour cela qu’il l’avait fait venir.

— Je ne dis pas qu’on les intercepte, poursuivit Vergennes. On en intercepte partout ; c’est le métier ; nous en faisons autant. Je dis qu’on les lit — je veux dire qu’elles reparaissent, dans les termes où elles sont parties de ce cabinet, sur la table de milord Stormont d’abord, et à Londres ensuite, et que je le sais par un homme dont je ne vous dirai pas le nom, qui les a vues, et qui n’a pas de raison de me tromper parce que je le paie mieux que les autres. Trois dépêches, monsieur, depuis le mois d’octobre. La dernière est de ma main. Elle

traitait de ce que vous devinez, et que je ne nommerai pas non plus, parce que si je le nommais devant vous, ce serait la quatrième.

— Chiffrées, monseigneur ?

— Chiffrées, cachetées, expédiées par les voies ordinaires. J'ai fait examiner les voies. Il y en a cinq. La première est mon bureau : j'en réponds. La seconde est le courrier : on ne le lit pas en route, on ne le peut pas, il faudrait le tuer. La troisième est l'ambassade à laquelle elles étaient adressées, où l'on peut acheter un secrétaire, mais où l'on n'a pas acheté celui-là, je l'ai fait revenir et je l'ai fait mettre en lieu sûr, et les dépêches ont continué. La quatrième est le chiffre lui-même, qu'on peut avoir percé — mais on ne perce pas un chiffre au point de rendre le texte mot pour mot, avec les fautes du copiste ; on le rend en substance. La cinquième…

Il s'arrêta. Lenoir, qui avait écouté sans écrire, dit ce que le ministre attendait qu'il dît, parce que quelqu'un devait le dire et que ce ne serait pas lui :

— La cinquième est la maison.

— La cinquième est la maison, répéta Vergennes. Toute lettre qui sort de ce cabinet passe par l'hôtel des Postes ; toute lettre qui passe par l'hôtel des Postes passe, si elle en vaut la peine, par la maison ; et la mienne en valait la peine. Vous n'êtes jamais entré dans la maison, monsieur ?

— Non, monseigneur.

— Moi non plus, avant ce matin. J'y suis entré à sept heures, par la porte que vous ne connaissez pas, et j'en suis sorti à huit, et j'ai compris pourquoi personne n'y entre : on n'en sort pas le même. Il y a

quatre commis et un chef. Ils ouvrent les lettres — vous savez cela ; tout le monde le sait et personne ne le dit — avec de l'eau chaude, une pince, un pinceau, un art dont ils sont fiers ; ils les copient ; ils les referment ; ils refont les cachets, ce qui est le plus difficile et ce qu'ils font le mieux ; et ils portent au roi, chaque semaine, un état de ce que le royaume s'écrit. Ils sont exacts. Ils sont discrets. Ils ne coûtent presque rien. Ils n'existent pas. Et l'un d'eux vend ce qu'il copie à l'Angleterre.

— Vous en êtes sûr, monseigneur ?

— Je suis sûr de la cinquième voie parce que les quatre autres sont sûres. Ce n'est pas une certitude, monsieur, c'est un reste. Mais c'est un reste qui traite avec Londres pendant que nous traitons avec les Insurgents, et vous mesurez ce que cela vaut, cet hiver.

Lenoir le mesurait. Toute la France le mesurait, sans qu'on le lui eût dit : depuis un an, sous le nom d'une maison de commerce dont personne n'était dupe, on armait, on habillait, on payait les colonies révoltées de l'Angleterre ; M. Franklin était à Paris depuis un mois, dans une maison de Passy où l'on allait le voir comme on va voir un phénomène ; l'ambassadeur d'Angleterre s'en plaignait chaque semaine et l'on niait chaque semaine ; et il y avait, dans les bureaux de M. de Vergennes, un projet dont on ne prononçait pas le nom, qui ferait de cette guerre qui n'existait pas une guerre qui existerait. Que les dépêches de ce cabinet reparussent à Londres, cet hiver-là, ce n'était pas une indiscrétion : c'était le royaume mis à nu au moment où il s'habillait.

— Que voulez-vous de moi, monseigneur ?

— Que vous trouviez l'homme.

— La maison n’est pas de la police, monseigneur. Elle est de l’intendance des postes, et l’intendance des postes est du contrôleur général, ou du roi, ou de vous, selon le jour ; elle n’est pas de moi. Je n’y ai ni commissaire ni exempt ; je n’y ai pas de porte.

— C’est pour cela que je vous le demande. — Vergennes le regarda pour la première fois en face, et Lenoir vit dans ce regard une chose qu’il n’y avait pas vue à l’audience et qu’il devait revoir souvent dans l’année : non de la colère, mais une exactitude froide qui tenait lieu de colère. — Si je fais fouiller la maison par l’intendance, l’intendance saura qu’elle est percée, et l’intendance parle. Si je la fais fouiller par mes gens, mes gens sauront ce qu’elle est, et je ne veux pas qu’ils le sachent. Si je la ferme, le roi n’a plus d’yeux sur ce que le royaume s’écrit, et il me demandera pourquoi, et il faudra le lui dire. Et si je fais juger l’homme, quand vous l’aurez trouvé — Vergennes eut un très léger mouvement de la main, comme on écarte une pièce d’un jeu —, il faudra dire au Parlement, à la Cour, à Londres et à toute l’Europe qu’il y a, à l’hôtel des Postes, une maison où l’on ouvre les lettres, et ce que vous savez, ce que je sais, ce que tout le monde sait sans le dire, sera dit. Comprenez-moi, monsieur : je ne vous demande pas de trouver un traître. Je vous demande de trouver un homme dans une maison que je ne peux ni fouiller, ni fermer, ni avouer — et de le trouver sans qu’il paraisse que vous cherchiez, parce que chercher, c’est avouer aussi.

Il y eut un silence. Dans la pièce voisine, on entendait gratter une plume.

— Et quand je l’aurai trouvé, monseigneur ?

— Vous me le direz. Et nous verrons ce qu'on fait d'un homme qu'on ne peut pas juger.

Lenoir inclina la tête. Il ne dit ni oui ni non ; il n'avait pas à le dire ; on ne refuse pas à un ministre du roi une chose que le ministre du roi a déjà décidée en vous la demandant. Mais il dit, en homme qui range :

— Il me faudra voir la maison.

— Vous la verrez ce soir. On vous y conduira. — Vergennes reprit une feuille sur sa table, ce qui voulait dire que l'entretien finissait. — Vous ne me rendrez compte qu'à moi. Vous n'écrirez rien qui porte un nom. Et vous ne parlerez de ceci à personne, monsieur — pas même à M. Amelot, qui est votre ministre et à qui je le dirai moi-même, ce qui est autre chose.

— Il me faudra un homme, monseigneur.

Vergennes leva les yeux.

— Vous en avez vingt.

— J'ai vingt inspecteurs qui sont connus de tout Paris, et quarante-huit commissaires qui le sont davantage. Il me faut un homme que personne ne connaisse dans cette maison, et qui sache lire.

— Trouvez-le. C'est votre métier.

Il rentra à Paris par la route qu'il avait fait éclairer. C'était la première année qu'on la voyait la nuit d'un bout à l'autre — quatre lieues de lanternes à réverbère, de Versailles à la barrière de la Conférence, allumées à la tombée du jour par des gens qu'il payait à la lanterne, et dont il tenait, à la Ville, l'état hebdomadaire ; il les

compta, ce soir-là, comme il les comptait chaque fois, non par manie, mais parce que c'était la seule chose de la journée qu'il pût compter. Il en manquait trois, entre Sèvres et le Point-du-Jour, à la même hauteur, ce qui voulait dire un allumeur ivre ou malade, et non trois lampes ; il le nota de tête pour le lendemain. Le reste tenait. On voyait la route, les fossés, les arbres, un charretier arrêté qui remettait une roue, deux femmes qui allaient à pied ; on voyait, ce qui n'était pas rien pour un homme qui rentrait de chez M. de Vergennes, ce qu'il y avait devant soi. Il pensa — et il l'écrivit plus tard, non ce soir-là — qu'il avait cru longtemps que le reste de la police se réformait de la même façon que la route : en allongeant la saison où l'on voit. Il ne se le disait pas encore avec ces mots. Il regardait les lanternes, et il trouvait qu'elles étaient bien.

On le conduisit à la maison le soir même, à sept heures, par une porte de l'hôtel des Postes qui donnait sur une cour, puis sur un escalier, puis sur un couloir sans fenêtre où un homme l'attendait avec une lampe. Je n'en dirai ici que ce que Lenoir lui-même en écrivit ce soir-là — le lecteur y entrera avec Cordier au chapitre suivant, et par la vraie porte, celle du travail —, mais il faut au moins que l'on sache ce qu'il vit, parce que c'est ce qu'il vit qui décida du reste.

Il vit une pièce longue, basse, chauffée par un poêle de faïence, où cinq tables étaient disposées de manière que chacun tournât le dos à un autre. Il vit, sur la première, une bassine d'eau qu'on tenait chaude sur un réchaud, un pinceau, deux pinces d'acier, un couteau d'ivoire ; sur la seconde, des bâtons de cire de toutes les couleurs et une boîte plate, fermée à clef, dont on lui dit qu'elle contenait ce qu'il fallait pour refaire un cachet ; sur la troisième, des tables de chiffre ; sur la quatrième, du papier ; sur la cinquième, qui était un peu à l'écart et un

peu plus haute, un registre. Il vit le chef, un homme d'une soixantaine d'années, sec, poli, sans un mot de trop, qui s'appelait Bertin de Villemomble et qui lui présenta ses quatre commis par leur nom et par leur fonction, comme on présente des pièces : le doyen, qui ouvrait ; le chiffreur, qui déchiffrait ; le copiste, qui copiait ; l'homme des cachets, qui refermait. Il vit les registres — trois volumes reliés en veau, à colonnes, où chaque lettre ouverte depuis dix ans était portée avec sa date, sa provenance, son destinataire, le nom du commis, l'heure d'ouverture et l'heure de fermeture —, et il les feuilleta plus longtemps qu'il n'aurait fallu, parce qu'ils étaient tenus avec un ordre qu'il n'avait vu nulle part, pas même chez lui, et qu'il ne put s'empêcher, devant cet ordre, d'éprouver quelque chose qui n'était pas de la méfiance.

— Vous ouvrez tout ? demanda-t-il au chef.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Cabinet Noir » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Le Cabinet Noir » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol22